BIBLIOTHÈQUE DES MÉMOIRES HISTORIQUES ET MILITAIRES
SUR LA RÉVOLUTION, LE CONSULAT ET L'EMPIRE

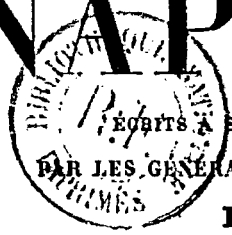
MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE

SOUS LE RÈGNE DE

NAPOLÉON



ÉCRITS A SAINTE-HÉLÈNE SOUS SA DICTÉE

PAR LES GÉNÉRAUX QUI ONT PARTAGÉ SA CAPTIVITÉ

Édition nouvelle

avec Introduction, Notes et Appendices

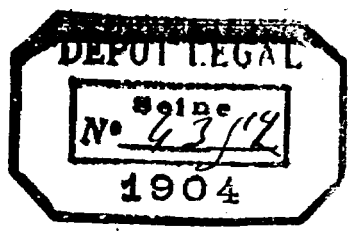
PAR

DÉSIRÉ LACROIX

ancien Attaché à la Commission de la correspondance
de Napoléon Ier.

SIÉGE DE TOULON 13 VENDÉMIAIRE
CAMPAGNES D'ITALIE 1796-1797
JOURNÉE DU 18 FRUCTIDOR
PAIX DE CAMPO-FORMIO

I

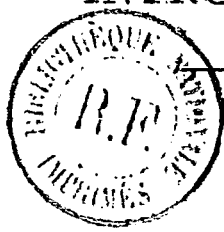


GARNIER FRÈRES, Libraires-Éditeurs

6, rue des Saints-Pères — Paris

944
227
A

INTRODUCTION



« Les *Mémoires* de Napoléon sont incontestablement l'un des plus beaux monuments de sa vie et le plus beau de son siècle, on ne connaît qu'une partie de Napoléon quand on ne connaît que ses actions. Napoléon écrivain est aussi grand que Napoléon homme d'État et capitaine. » (Thiers, article dans *Le National*, du 24 octobre 1830).

Napoléon aimait à écrire. Jeune encore, dès l'âge de dix-sept ans, il adopta une méthode sous l'empire de laquelle pendant sept années, sa volonté fut asservie : il prit l'habitude de noter jour par jour ses actes et ses pensées ; il griffonnait, en rentrant chez lui, ce qu'avait éprouvé son esprit, ou son cœur. Lisait-il un livre ? il écrivait en marge ou traçait sur un cahier les réflexions qui lui venaient de cette étude. Affaires de service, distractions, plaisirs, projets, sentences, tout se succédait dans ce memento.

La plus ancienne note émanant de Napoléon est de 1788 ; elle a pour titre : *Époques de ma vie* ; il rappelle les dates de sa naissance, de son départ pour la France, de ses congés en Corse et de ses séjours dans les écoles et régiments. « Cette note est la première étape réelle où commence la carrière littéraire et scientifique d'un homme qui va la poursuivre jusqu'aux événements de la Terreur avec la constance qu'il a mise aux choses extraordinaires opérées par lui. »

L'ensemble de notes, cahiers et mémoires écrits par Napoléon dans sa jeunesse est assez considérable (1).

On voit qu'il a correspondu avec Paoli, le père Dupuy, un de ses maîtres à l'École de Brienne, l'abbé Raynal, etc ; qu'il entreprit plusieurs ouvrages, une *Histoire de la Corse*, une *Constitution de la Calotte*, pour le régiment de la Fère ; un *Dialogue sur l'amour* et contre les frivolités corruptrices qui en prennent le nom ; une lettre pleine d'une austère affection à une

1. Les œuvres juvéniles de Napoléon formant 38 gros cahiers, écrits de sa main et presque tous datés avaient été conservées par le cardinal Fesch, jusqu'à l'époque de sa mort, survenue en 1839. Ils passèrent alors dans les mains de l'abbé Lyonnet, grand vicaire et l'homme de confiance du cardinal. Puis, vers 1840, le trop fameux bibliophile, comte Guillaume Libri, eut connaissance du précieux trésor qui était dans la possession de l'abbé Lyonnet ; il lui fit entendre qu'il valait mieux vendre ces manuscrits dont le produit serait affecté à une œuvre charitable, que de les conserver enfouies sans aucune utilité.

« Alors, comme le rappelle M. Frédéric Masson dans la préface de son *Napoléon inconnu*, l'abbé Lyonnet et Libri se rendirent chez un notaire qui passa un acte de vente moyennant sept à huit mille francs. Libri vendit d'abord quelques cahiers, puis ne tarda pas à céder les manuscrits de Napoléon, en même temps que quantité d'autres moins légitimement acquis, au comte d'Ashburnham amateur hors de pair, dont la bibliothèque a été assurément une des plus considérables et des plus riches qu'un particulier ait formées. Plus tard, en 1883, le fils du comte d'Ashburnham songea à se défaire des collections que son père avaient formées. La France ne chercha même pas à revendiquer ces papiers de Napoléon ou à en offrir un prix quelconque. — Ce fut l'Italie qui s'offrit. Le 15 mai 1884, le comte d'Ashburnham prenait l'engagement de céder au gouvernement italien, moyennant la somme de 23,000 livres sterling (675,000 francs) *1,826 manuscrits* provenant de sa collection. L'Italie entra en possession de près de 2,000 manuscrits, entre lesquels, sous l'unique n° 1873, figuraient sur les papiers de jeunesse de Napoléon plus de *100 MANUSCRITS AUTOGRAPHES*, sans compter les copies et les imprimés. En cette ville de Florence, berceau antique de la famille Bonaparte, en cette admirable bibliothèque Médicis-Laurentienne où sont accumulées des richesses sans prix, les papiers de Napoléon, dédaignés par les savants officiels et archéologues français, trouvèrent ainsi un asile. »

Mais, grâce à un travail considérable, M. Frédéric Masson a pu arriver à publier *toutes les pièces* du fonds Libri qui émanent de Napoléon. Cette œuvre si précieuse, publiée en 1895 sous le titre de *Napoléon inconnu — Papiers inédits* (1786-1793), forme deux volumes in-8° de plus de 500 pages chacun, accompagnés de nombreux fac-similés, et, ce qui donne un plus grand intérêt à cette publication, c'est que le consciencieux historien ne s'est pas borné à publier seulement les documents inédits du fonds Libri, mais qu'il a donné place à tous les écrits antérieurement imprimés qui présentent un caractère certain d'authenticité ; il en a indiqué très exactement l'origine et le premier éditeur. De cette façon, la suite des idées se présente sans interruption et le lecteur peut prendre une vue complète de toutes les œuvres actuellement connues de la jeunesse de Napoléon.

femme inconnue ; une *Réfutation de la défense du Christianisme*, par M. Roustan ; *Sur le Suicide* ; *Parallèle entre l'amour de la patrie et l'amour de la gloire ;* un *Mémoire sur la manière de disposer les pièces de canon pour le jet des bombes ;* des Extraits d'Hérodote, de Buffon, de Strabon, de Platon, de Diodore de Sicile ; des *Résumés de l'Histoire d'Angleterre ;* des Etudes sur la *Sorbonne, les religions, les libertés de l'Eglise gallicane ;* des *projets pour une nouvelle attaque de la Magdelaine,* pour la *défense du golfe d'Ajaccio* et du *golfe de Saint Florent ;* un *Plan pour l'organisation des milices corses ;* des Notes sur les théories économiques et législatives de Mably, de Necker, de Smith, de J.-J. Rousseau. Sous le titre de *Lettre à M. Matteo Buttafoco, député de la Corse à l'Assemblée Nationale,* longue lettre datée : *de mon cabinet de Milleli* (1), *le 23 janvier l'an II* (1791), Napoléon a composé de violentes diatribes « contre un homme qu'une vulgaire ambition avait poussé à trahir tour à tour Paoli, la Corse et la France ». Il y a encore un mémoire sur la question proposée par l'Académie de Lyon (1791) : « quelles vérités et quels sentiments importe-t-il le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur ». Une des dernières productions de la jeunesse de Napoléon paraît être le *Souper de Beaucaire,* écrit en juillet 1793, alors qu'il était à Avignon au moment de l'expédition du général Carteaux contre les Fédérés du Midi. C'est un dialogue entre un militaire et des négociants de Marseille, un Nimois et un fabricant de Montpellier ; le militaire, qui n'est autre que Napoléon, prend à tâche de démontrer à ses interlocuteurs la folie de l'insurrection du Midi contre la Convention. « Il fait le tableau fort animé entre autres, des excès commis dans la ville de Mar-

1. Les Bonaparte avaient une habitation de campagne éloignée à peine d'un mille d'Ajaccio. On l'appelait *le Jardin des Milleli*. Napoléon, enfant, y était conduit par sa mère et sa nourrice. Il allait seul, plus tard, y étudier ses méditations solitaires, en attendant que, jeune officier laborieux, il établit là son cabinet de travail.

seille ; il suit l'exposé simple des désastres commerciaux, du ridicule odieux qu'exciterait le débarquement d'Espagnols, contre lesquels courraient aussitôt 60,000 soldats, si les Marseillais étaient assez lâches pour leur ouvrir la porte... » (1).

Le 17 septembre 1793, un mois après la publication de son *Souper de Beaucaire*, Bonaparte était devant Toulon comme commandant de l'artillerie ; le 19 décembre suivant, grâce à son plan d'attaque et à ses savantes dispositions, Toulon fut repris aux Anglais ; le lendemain de cette victoire les Représentants nommèrent Bonaparte général ; il venait de conquérir les premières palmes de sa carrière de gloire. *Là, le prendra l'Histoire pour ne plus le quitter, là commence son immortalité.* (Las Cases, *Mémorial*, I. p. 3).

En entrant dans la vie active, Napoléon ne cessa pas d'écrire ; seulement ce ne sont plus des ouvrages historiques ou théoriques qu'il compose : il explique ce qu'il fait, ce qu'il pense, ce qu'il veut dans le mouvement des choses de son temps, sinon toute sa pensée et toute sa volonté, du moins tout ce que l'état de ses affaires lui permet d'en manifester. Pour retrouver en lui, non plus le général, le gouvernant, le chef d'État s'adressant tour à tour aux armées, à la France, à l'Europe, mais bien l'écrivain proprement dit, dégagé d'une action immédiate sur les événements contemporains, il faut traverser l'immense période occupée par Napoléon, du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), au 22 juin 1815 et ne s'arrêter qu'à Sainte-Hélène.

Déjà, même, avant d'arriver au lieu d'exil, à peine à bord du vaisseau le *Northumberland* on avait vu Napoléon se tenir enfermé pendant plusieurs heures avec quelqu'un de sa suite pour s'occuper de ce que l'on appelait autour de lui ses *Mémoires*. Souverain déchu privé de sa couronne et non du sentiment de sa dignité,

1. Le manuscrit fut publié d'abord dans le *Courrier d'Avignon* et quand les Représentants eurent pris connaissance de l'écrit du capitaine d'artillerie Bonaparte, ils le firent imprimer, sous forme de brochure, aux frais du Trésor public, chez Marc Aurel fils, imprimeur-libraire à Avignon (Août 1793).

son esprit semblait se complaire dans le passé ; à défaut de trouver des espérances dans le lendemain, il cherchait des consolations dans les souvenirs de la veille. Entouré de ceux qui s'étaient attachés à sa mauvaise fortune, il aimait à leur raconter les événements que tous avaient vus et que peu avaient compris. Bientôt il commença à dicter par notes détachées comme pour ne rien oublier (1), mais, arrivé à Sainte-Hélène, il se prit d'une plus grande ferveur encore à continuer ses *Mémoires*. Là, jusqu'à la veille de sa mort, son travail n'est pas interrompu. Il dicte sans cesse à Las Cases, à ses généraux Bertrand, Gourgaud et Montholon, à son premier valet de chambre Marchand, à tout le monde enfin (2). « C'est la voix même qui gouvernait l'Empire qui se fait entendre, c'est celui sur lequel on a tant parlé qui parle à son tour ; c'est l'homme d'État qui a tout

1. « Le samedi, 9 septembre 1815, l'Empereur me faisant venir dans sa chambre, me dicta pour la première fois quelque chose sur le siège de Toulon... »

« 2 octobre. L'Empereur continue régulièrement chaque matin ses dictées auxquelles il s'attache chaque jour davantage ; aussi les heures lui semblent-elles désormais moins lourdes. Chaque soir c'était un plaisir pour lui, en se promenant sur le pont, de revenir sur le travail du matin.

Voici comment l'Empereur dictait : il rêvait d'abord quelques minutes, puis se levait, se mettait à marcher et commençait à dicter. Dès cet instant tout coulait de source, il parlait comme par inspiration ; les expressions, les lieux, les dates, rien ne l'arrêtait plus.... »

« Le lendemain, je lui rapportais au net ce qu'il avait dicté. A la première correction qu'il indiquait, il continuait à dicter le même sujet, comme s'il n'eût rien dit la veille ; la différence de cette seconde version à la première, était fort grande ; celle-ci était plus positive, plus abondante, mieux ordonnée ; elle présentait même parfois des différences matérielles avec la première. »

« Le surlendemain, à la première correction, encore même opération et troisième dictée, qui tenait des deux premières et les mettait d'accord. Mais, à partir de là, eut-il dicté une quatrième, une septième, une dixième fois, ce qui n'a pas été sans exemple, c'était désormais toujours précisément les mêmes idées, la même contexture, presque les mêmes expressions ; aussi n'avait-on plus besoin de prendre la peine d'écrire, bien que sous ses yeux, il n'y faisait pas attention et continuait jusqu'au bout. Si l'on n'avait pas entendu, c'eût été vainement qu'on eût essayé de le faire répéter, il allait toujours, et comme c'était extrêmement vite, on ne s'y hasardait pas, dans la crainte de perdre encore davantage, et de ne plus s'y retrouver. » (*Las Cases, Mémorial*, I. p, 138, 188).

2. Afin que ces écrits fussent plus aisément soustraits à l'inquisition du féroce geolier *Hudson Lowe*, Napoléon en avait fait copier aussi par Saint-Denis, un de ses valets de chambre, qui lui servait de secrétaire après le départ de Las Cases et du général Gourgaud. Napoléon fit sa dernière dictée dans la nuit du 29 au 30 avril 1821 au général Montholon.

créé qui dévoile les causes jusqu'alors inconnues qui ont dirigé sa conduite ; c'est Napoléon qui comparait de lui-même devant ses contemporains qui évoque tous les souvenirs. Il raconte ses campagnes, il explique sa politique, il déclare ses projets, il juge le passé, il prédit l'avenir. Aussi l'intérêt croit-il à chaque instant, aucun mot n'est indifférent, car chaque mot dévoile une pensée et chaque pensée est une révélation. Rien n'égale vraiment la beauté de certains morceaux de ces *Mémoires historiques*. C'est que là, surtout le style est l'homme, et l'homme est l'histoire.

« Napoléon décrit simplement, fortement les événements, les précise avec une netteté incomparable, et entre rarement dans ce détail qui n'explique rien en ayant l'air de tout expliquer. Cependant ses *Mémoires* sont incontestablement l'un des plus beaux monuments de sa vie et le plus beau de son siècle. On ne connait qu'une partie de Napoléon, quand on ne connait que ses actions. Napoléon écrivain est aussi grand que Napoléon homme d'État ou capitaine... Qui ne sent dans les premières proclamations écrites d'Italie, l'âme du guerrier qui en un mois s'élança de l'Apennin, alla planter son drapeau sur l'Adige, et, faisant le vœu de ne pas reculer, ne manqua plus à ce vœu du génie !... C'est cette ardeur qui l'a fait l'écrivain si éloquent, si passionné, en même temps qu'il était écrivain si profond. On connait de lui, dans le *Moniteur* de 1800 à 1803, des articles écrits par lui pour répondre aux articles des journaux étrangers, qui sont des chefs-d'œuvre de raison, d'éloquence et de style... Ses *Mémoires* portent ce caractère au plus haut degré. Pas un mot vague, inutile ou insuffisant. Chaque parole est un motif, un motif vrai, profond. Il explique, il raconte en même temps. Quand tel esprit donnera dix raisons d'une chose, il n'en donne qu'une, et elle est décisive.

« Quand il raconte une bataille, il le fait en une page ; il ne cite pas plusieurs circonstances pour expliquer le succès ou le revers, il en détache une, une seule, mais

c'est celle qui a tout décidé. S'il peint un homme, il le fait en quatre traits, mais ce sont ces traits qui font cet homme grand ou petit, mauvais ou bon, lui enfin et non un autre. Jamais on ne traça mieux, plus simplement, plus fortement, le vrai portrait historique.

« Une qualité est surtout remarquable dans ces *Mémoires,* c'est le style.

« Il est moins brillant que lorsque Napoléon descendait en Italie, écrivait du pied des Pyramides, ou des bords du Jourdain ; mais il est plus serré, plus concis, plus correct surtout. Chose étrange, qu'auront peine à croire ceux qui n'ont pas lu les *Mémoires* de Napoléon, ce style est, sous le rapport du métier, l'un des plus parfaits qui existent. Bon goût, simplicité, pureté, correction, propriété de langage, s'y trouvent au plus haut degré. Sa phrase est construite avec un soin extraordinaire. Il y a ce souci de la forme, et de la belle forme, qui dénote l'homme qui aime l'art pour lui-même, et qui s'en inquiète. Ce que nous allons dire paraîtra étrange à ceux qui ne connaissent pas les volumes, écrits à Sainte-Hélène. Napoléon est le plus grand homme de son siècle, on en convient ; mais il en est aussi le plus grand écrivain. (1) »

Les écrits dictés par Napoléon durant son exil ont fait l'objet de plusieurs publications.

Une première fois, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de France* sous Napoléon écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon, parurent celles des dictées que Napoléon avait confiées aux généraux Montholon et Gourgaud. Cette première édition se fit en 1822 chez MM. Firmin Didot et Bossange; elle comprenait 8 volumes in-8°.

Une deuxième édition parut en 1830, chez Bossange père et Dufour ; cette fois elle comportait 9 volumes,

1. Extrait du remarquable article de M. Thiers publié dans *Le National* du 24 octobre 1830, lorsque parurent les *Mémoires de Napoléon.*

parce que l'on avait ajouté un grand nombre de pièces qui n'émanaient pas de Napoléon.

En 1830, M. le comte Marchand publia le *Précis des guerres de Jules César*, écrit à Sainte-Hélène sous la dictée de l'Empereur ; ce même ouvrage est suivi de fragments divers également de Napoléon, tels que des *Réflexions sur le suicide*, des *Observations sur la Tragédie de Mahomet*, par Voltaire, et une *Note sur le deuxième livre de l'Énéide*, de Virgile.

Puis, en 1847, la famille du général Bertrand fit publier les *campagnes d'Égypte et de Syrie*, manuscrit spécialement confié par Napoléon à son fidèle compagnon d'armes et de captivité. Cette précieuse relation forme deux volumes in-8° et un atlas de cartes.

Enfin l'ensemble de ces différentes publications, c'est-à-dire la totalité des mémoires dictés par Napoléon à Sainte-Hélène a fait l'objet d'une très belle édition imprimée par l'Imprimerie Impériale en 1867, sous le titre, de *Commentaires de Napoléon 1er* et formant 6 volumes in-4°, avec de nombreuses cartes.

D'un autre côté, la Commission chargée de publier la *Correspondance de Napoléon 1er* a cru devoir terminer son laborieux travail, en faisant paraître dans les quatre derniers volumes (29-32) comme complément indispensable, les *Œuvres de Napoléon 1er à Sainte-Hélène*. Jamais ces œuvres n'avaient été publiées d'une façon aussi complète et aussi authentique.

Aujourd'hui que les Mémoires historiques éveillent de plus en plus la curiosité générale nous avons pensé qu'une nouvelle édition des *Mémoires de Napoléon* serait bien accueillie des érudits et des amateurs.

L'édition nouvelle que nous entreprenons est faite d'après le texte des dictées publiées en 1830 par les généraux Gourgaud et Montholon. Notre réimpression comprend seulement 5 volumes in-18 de plus de 500 pages chacun au lieu de 9 volumes in-8 formant l'édition de 1830.

Nous avons scrupuleusement respecté le texte primitif, sauf les noms de personnes et de lieux dont nous avons rectifié l'orthographe. Nous nous sommes permis aussi de faire de nombreuses notes comme compléments ou éclaircissements de certains passages historiques dont on se rappellerait peut-être difficilement aujourd'hui les faits qui ont motivé les paroles de Napoléon. De plus, nous avons ajouté en appendice, dans leur texte intégral, quantité de pièces officielles que Napoléon ne cite que par fragments.

Des cartes, des plans de détail, permettent de suivre toutes les opérations de guerre, dirigées par Napoléon, depuis le siège de Toulon jusqu'à la campagne de 1815.

DÉSIRÉ LACROIX.

MÉMOIRES
DE
NAPOLÉON

SIÈGE DE TOULON

(Août-Décembre 1793)

I. L'escadre, l'arsenal, la ville de Toulon sont livrés aux Anglais (24 août 1793). — II. Investissement de Toulon par l'armée française. — III. Napoléon commande l'artillerie de siège (12 septembre). — IV. Première sortie de la garnison (14 octobre). — V. Conseil de guerre (15 octobre). — VI. Travaux contre le fort Mulgrave dit *Petit-Gibraltar*. — VII. Le général en chef anglais O'Hara est fait prisonnier (30 novembre). — VIII. Le fort Mulgrave pris d'assaut (17 décembre, deux heures du matin). — IX. Entrée des Français dans Toulon (18 décembre, dix heures du soir). — X. Napoléon inspecte et fait armer les côtes de la Méditerranée.

I. La Convention nationale commença son règne à la fin de septembre 1792. Elle fut dès ses premières séances déchirée par deux factions, celle de la Montagne et celle de la Gironde. La première avait son foyer dans la capitale; elle était appuyée par tous les jacobins de France; la seconde dominait dans les villes de Lyon, Marseille, Toulon, Montpellier,

Nîmes, Bordeaux, Brest, et dans un grand nombre de départements. Le 31 mai 1793, les sections de Paris, cernèrent le palais de la Convention, lui dictèrent un décret de proscription contre vingt-deux députés, chefs de la Gironde; depuis, la Montagne triomphante gouverna sans opposition. Soixante et dix départements, indignés, coururent aux armes: le peuple de Paris avait, disaient-ils, usurpé la souveraineté nationale; ils levèrent des bataillons et commencèrent la guerre civile. Mais la Montagne, maîtresse de la Convention et de la capitale, soutenue par les sections populaires et par les armées, disposant en outre du trésor et de la planche aux assignats, se joua des vaines menaces des fédéralistes. La petite armée que le Calvados fit marcher sur Paris fut défaite par quelques escadrons de gendarmes.

En peu de semaines toute la République fut pacifiée, hormis Lyon, Marseille, Toulon, et quelques villes du Languedoc. Lyon, assiégée par une partie de l'armée des Alpes et par des bataillons de volontaires levés en Bourgogne et en Auvergne, fit une longue et brillante résistance; sa garde nationale était organisée de longue main; 3,000 réfugiés des provinces du Midi, parmi lesquels se trouvait bon nombre d'anciens officiers, s'y étaient enrôlés. Marseille et Toulon firent marcher 6,000 gardes nationaux; Montpellier et Nîmes 4,000. Ces deux divisions devaient se réunir à Orange, et de là se porter au secours de Lyon. Les représentants du peuple à l'armée des Alpes détachèrent de Grenoble 2,000 hommes d'infanterie de ligne, 500 Allobroges à cheval et deux batteries d'artillerie, sous les ordres du colonel Carteaux. Cette petite colonne descendit la rive gauche du Rhône, rencontra l'avant-garde des Mar-

seillais à Orange, la mit en fuite, se porta sur Pont-Saint-Esprit, dispersa l'avant-garde des Nîmois, occupa le château, et ayant marché sur Avignon, en chassa, le 16 juillet, l'armée marseillaise, qui repassa en toute hâte la Durance. Dans un petit combat, le général des fédéralistes fut fait prisonnier; c'était un ancien dragon, maître culottier à Marseille. Carteaux s'avança sur Aix, s'empara le 20 août, de cette capitale de la Provence, attaqua le 24 août le camp des fédérés, retranché et armé de vingt-six pièces de gros canon sur les hauteurs de Septèmes, le força et entra dans Marseille, qui, depuis le 21 août, était en proie à toutes les fureurs de la guerre civile.

Les sections nos 9, 11, 12, 13, 14, s'étaient déclarées pour la Montagne; elles avaient sommé la municipalité de reconnaître la Convention, ce qui avait été rejeté avec indignation; on courut aux armes. Le combat durait encore, lorsque les fuyards du camp de Septèmes annoncèrent la perte de la bataille; au même moment les Allobroges se saisirent de la porte d'Aix; les chefs des fédéralistes épouvantés, se réfugièrent à Toulon, accompagnés d'un millier d'hommes.

On avait su à Toulon, le 22 août, l'entrée de Carteaux à Aix; à cette nouvelle, les sections ne gardèrent plus de mesure; elles arrêtèrent et enfermèrent au fort Lamalgue les représentants du peuple Bayle et Beauvais, qui y étaient en mission. Les représentants Fréron, Barras et le général Lapoype, se sauvèrent à Nice, quartier général de l'armée d'Italie. Les autorités de Toulon étaient toutes compromises: elles avaient également pris part à la révolte; la municipalité, le directoire du département, l'ordonnateur de la marine, la plupart des em-

ployés de l'arsenal, le vice-amiral Trogoff (1) commandant l'escadre, une grande partie des officiers, tous se sentaient également coupables ; et, sachant à quels ennemis ils avaient affaire, ils ne virent plus de salut pour eux que dans une trahison bien infâme : ils livrèrent l'escadre, le port, l'arsenal, la ville, les forts, aux puissances coalisées ennemies de la France. L'escadre, forte de dix-huit vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, était mouillée en rade ; trahie par son amiral, elle resta fidèle et se défendit contre les flottes anglaise et espagnole ; mais abandonnée par la terre, et menacée par ces mêmes batteries de côte qui devaient la protéger, elle dut céder. Le contre-amiral Saint-Julien et quelques officiers purent à peine se sauver. Elle fut la proie de l'ennemi, ainsi que les treize vaisseaux de ligne qui étaient dans les bassins, et les magasins de l'arsenal, qui étaient bien approvisionnés

Les amiraux anglais et espagnol occupèrent d'abord Toulon avec 5,000 hommes, qu'ils détachèrent de leurs équipages ; ils y arborèrent le pavillon blanc, et en prirent possession au nom des Bourbons ; il leur arriva des troupes d'Espagne, de Naples, de Piémont, de Gibraltar : à la fin de septembre la garnison était de 14,000 hommes, 3,000 Anglais, 4,000 Napolitains, 2,000 Sardes et 5,000 Espagnols. Ils désarmèrent alors la garde nationale de Toulon, qui leur était devenue suspecte, licencièrent les équipages de l'escadre française, embarquèrent 5,000 matelots bretons ou normands, qui leur donnaient de l'inquiétude, sur quatre vaisseaux de ligne français qu'ils armèrent en flûte et qu'ils envoyèrent à Rochefort et à Brest. L'amiral Hood sentit le besoin,

1. Le comte de Trogoff de Kerlessy, né à Lanmeur (Finistère), était contre-amiral lorsqu'il commandait la flotte française, livrée aux Anglo-Espagnols, le 27 août 1793.

pour assurer son mouillage dans les rades, d'établir des fortifications sur la hauteur du cap Brun, qui domine la batterie de côte de ce nom, et sur la sommité du promontoire du Caire, qui commande les batteries de l'Éguillette et de Balaguier, lesquelles maîtrisent la grande et la petite rade. La garnison s'étendit d'un côté jusqu'à Saint-Nazaire et au-delà des gorges d'Ollioules, de l'autre jusqu'à la Valette et Hyères : toutes les batteries de côte depuis celles de Bandol jusquà celles de la rade d'Hyères, furent désarmées et détruites. Les ennemis occupèrent les îles d'Hyères.

II. Aussitôt que le général Carteaux fut instruit de l'entrée des Anglais à Toulon, il porta son quartier général à Cuges et son avant-garde au Beausset. Les habitants de ces deux petites villes s'armèrent et montrèrent beaucoup de zèle; la division Carteaux se montait en tout à 12,000 hommes de bonnes et mauvaises troupes, sur lesquelles il fut obligé d'en laisser 4,000 à Marseille et sur les différents points de la côte; il n'osa point, avec 8,000 hommes qui lui restaient, passer les gorges, il se contenta de les observer. Mais les représentants, Fréron et Barras, arrivés à Nice, requirent le général Brunet, commandant l'armée d'Italie, de détacher 5,000 hommes contre Toulon sous les ordres du général Lapoype. Le général Lapoype plaça son quartier général à Solliès et ses avant-postes à la Valette. Les divisions de Carteaux et de Lapoype n'avaient aucune communication entre elles; elles étaient séparées par le groupe des montagnes du Faron. Dès que Carteaux se vit soutenu par la division Lapoype, il attaqua les gorges d'Ollioules, s'en

empara le 8 septembre après un combat de quelques heures, porta son quartier général au Beausset et son avant-garde au-delà des gorges d'Ollioules. Le chef de bataillon Dommartin, commandant de l'artillerie, officier distingué, fut dans ce combat grièvement blessé. Les divisions de Carteaux et de Lapoype étaient indépendantes; elles appartenaient à deux armées différentes; la première à l'armée des Alpes, la seconde à l'armée d'Italie. Lapoype avec sa droite observait le fort et la montagne du Faron, avec son centre couvrait la chaussée de la Valette, et avec sa gauche observait les hauteurs du cap Brun; il réarma le fort Brégançon et les batteries de la rade d'Hyères. Carteaux avec sa gauche bloqua le fort des Pomets, avec son centre les redoutes Rouge et Blanche, avec sa droite le fort Malbousquet: sa réserve occupa Ollioules, et un détachement, Six-Fours; il fit réarmer les batteries de Saint-Nazaire et de Bandol. L'ennemi resta maître de toute la montagne du Faron jusqu'au fort Malbousquet, de toute la presqu'île des Sablettes et du promontoire du Caire jusqu'au village de la Seyne.

III. La trahison qui avait mis au pouvoir des Anglais la flotte de la Méditerranée, l'arsenal et la ville de Toulon, consterna la Convention; elle nomma le général Carteaux commandant en chef de l'armée de siège. Le Comité de Salut public fit demander un ancien officier d'artillerie capable de diriger l'artillerie du siège : Napoléon fut désigné, il était alors chef de bataillon d'artillerie; il reçut l'ordre de se rendre en toute diligence au quartier général de l'armée devant Toulon pour y organiser et commander le parc et l'artillerie. Il arriva

au Beausset le 12 septembre, se présenta au général Carteaux, et ne tarda pas à s'apercevoir de son incapacité. De colonel, commandant la petite colonne envoyée contre les fédéralistes, cet officier venait d'être promu, dans l'espace de trois mois, aux grades de général de brigade, de général de division, et de général en chef; il n'avait aucune notion d'une place et des opérations d'un siège (1).

L'artillerie de l'armée consistait en deux batteries de campagne, que commandait le capitaine Sugny, venu de l'armée d'Italie avec le général Lapoype; en trois batteries d'artillerie à cheval et à pied que commandait le chef de bataillon Dommartin (absent, ayant été blessé au combat d'Ollioules), et qui étaient alors dirigées par d'anciens sergents d'artillerie, et en huit pièces de canon de 24 tirées de l'arsenal de Marseille. Depuis seize jours que Toulon était au pouvoir de l'ennemi, rien n'avait encore été fait pour organiser l'équipage de siège.

Le 13 septembre à la pointe du jour, le général en chef conduisit Napoléon à une batterie qu'il avait fait établir pour brûler l'escadre anglaise. Cette batterie était placée au débouché des gorges d'Ollioules un peu à droite de la chaussée sur une petite hauteur à 2,000 toises du rivage de la mer; elle

1. Carteaux était fils d'un dragon; il fut élevé dans les garnisons et suivit aux Invalides, son père, blessé dans les guerres du Hanovre. Après avoir voyagé dans les diverses contrées de l'Europe pour se perfectionner dans l'étude de la peinture, qui occupa sa jeunesse, il revint à Paris à l'époque de la Révolution et se distingua à l'affaire du 10 août comme officier de la garde nationale parisienne. Nommé adjudant commandant à la suite de cette journée, il fut envoyé à l'armée des Alpes; puis promu au grade de général, il marche contre les révoltés du Midi. De là il avance sur Toulon dont il commença le siège, mais une pareille tâche était au-dessus de ses capacités et il fut remplacé; il eut encore ensuite plusieurs commandements mais toujours remplacé après chaque opération de guerre. Enfin en 1801 il devint l'un des administrateurs de la loterie. L'Empereur ne le laissa jamais dans la peine; en 1804 il le nomma au commandement de la principauté de Piombino et en 1805 il lui accorda une pension; Carteaux est mort en 1813, il était né en 1751 à Allevan, dans le Forez. (D. L.)

était composée de huit pièces de 24, qu'il supposait devoir brûler l'escadre mouillée à 400 toises du rivage, c'est-à-dire à une grande lieue de la batterie. Les grenadiers de Bourgogne et du 1er bataillon de la Côte-d'Or, disséminés dans les bastides voisines, étaient occupés à chauffer les boulets avec des soufflets de cuisine ; il est difficile de s'imaginer rien de plus ridicule.

Napoléon fit parquer les huit pièces de la batterie de 24, prit toutes les mesures pour organiser l'artillerie, et en moins de six semaines, il réunit cent pièces de gros calibre, des mortiers à grande portée, des pièces de 24, abondamment approvisionnés; il organisa des ateliers, fit rappeler plusieurs officiers du corps d'artillerie qui, par les événements de la Révolution, s'étaient retirés dans leurs foyers, entre autres le chef de bataillon Gassendi (1), qu'il mit à la tête de l'arsenal de Marseille. Il établit deux batteries sur le bord de la mer, dites *batteries de la Montagne* et *des Sans-Culottes*; ce qui obligea, après de vives canonnades, les vaisseaux ennemis à s'éloigner et à évacuer la petite rade. Aucun officier du génie n'était attaché au siège dans ces premiers mois. Il était obligé de faire le service de commandant du génie et de l'artillerie, de directeur du parc; il allait tous les jours aux batteries.

IV. Le 14 octobre, les assiégés firent une sortie au nombre de 4.000 hommes pour s'emparer de la batterie de la Montagne et de celle des Sans-Culottes

1. Sous Napoléon, il devint général de brigade et commanda le parc d'artillerie de l'armée de réserve en 1800. Nommé inspecteur général d'artillerie le 4 mars 1805, et général de division le 19 Septembre suivant, il fut appelé au conseil d'État en 1805. Il fut créé comte de l'Empire et sénateur le 3 avril 1813. (D. L.)

qui inquiétaient leurs escadres. Une colonne déboucha par le fort de Malbousquet, et prit position à mi-chemin de Malbousquet à Ollioules; une autre longea la mer pour arriver au cap Bréga où étaient placées ces batteries. Napoléon accourut au milieu du feu avec l'aide de camp de Carteaux, Almeras (bon officier, depuis général de division). Il avait déjà inspiré une telle confiance aux troupes, qu'aussitôt qu'elles l'aperçurent, il y eut un cri unanime pour lui demander des ordres. Il fut ainsi investi par le vœu du soldat de l'exercice du commandement, quoiqu'il y eût des généraux présents; le résultat répondit à la confiance de l'armée. La sortie de l'ennemi fut d'abord contenue, ensuite repoussée dans la place, les batteries furent sauvées. Napoléon se forma dès ce moment une idée des troupes coalisées. Les Napolitains, qui composaient une partie de leurs forces, étaient mauvais; ils étaient toujours mis à l'avant-garde.

Du côté de l'est, Lapoype avait des escarmouches journalières avec les postes de l'ennemi placés sur le revers du Faron. Le 1er octobre, il les avait repoussés, était parvenu sur la montagne, mais avait été arrêté par le fort et, peu d'heures après, chassé de la crête et forcé de rentrer dans son camp. Le 15 octobre, il fut plus heureux, il attaqua la hauteur du cap Brun, et l'emporta après un vif engagement.

V. A la fin de septembre, on avait tenu un conseil de guerre à Ollioules; de quel côté serait la principale attaque? devait-elle se faire du côté de l'est ou de l'ouest? sur le terrain occupé par la division Lapoype, ou sur celui occupé par la divi-

sion Carteaux ? Les opinions furent unanimes qu'il fallait attaquer par l'ouest, et réunir le grand parc de siège à Ollioules : du côté de l'est, Toulon est couvert par le fort Faron et le fort Lamalgue ; du côté de l'ouest, il ne l'est que par le fort de Malbousquet, qui n'est qu'un fort de campagne.

Un second conseil eut lieu le 15 octobre ; on y lut un plan, envoyé de Paris, sur la conduite du siège ; il était approuvé par le comité du génie et rédigé par le général d'Arçon. Il supposait l'armée forte de 60.000 hommes, et abondamment fournie de tout le matériel nécessaire. Il voulait qu'elle s'emparât d'abord de la montagne et du fort Faron, des forts Rouge et Blanc, de celui de Sainte-Catherine, et qu'ensuite elle ouvrit la tranchée sur les fronts du milieu de l'enceinte de Toulon, négligeant également les forts Lamalgue et de Malbousquet. Mais l'ennemi était établi solidemment au fort Faron, et les localités étaient telles qu'il n'était pas facile d'y ouvrir la tranchée ; d'ailleurs en supposant cela fait, les opérations subséquentes entraîneraient dans des longueurs qui donneraient le temps aux insurgés de recevoir les renforts qu'ils attendaient pour faire lever le siège et envahir la Provence.

Napoléon proposa un plan tout différent : il posa en principe que si l'on pouvait bloquer Toulon par mer, comme il l'était par terre, cette place tomberait d'elle-même, parce que les ennemis préféreraient emmener les trente-et-un vaisseaux de guerre français, mettre le feu aux magasins, détruire l'arsenal, faire sauter les jetées du bassin et évacuer la ville plutôt que d'y abandonner une garnison de 15.000 hommes qui, une fois bloqués, seraient obligés de capituler plus tôt ou plus tard, et qui alors pour obtenir une capitulation honorable, seraient forcés

de remettre l'escadre, l'arsenal, les magasins, les fortifications intacts; or il était facile de bloquer Toulon par mer, en obligeant l'escadre d'évacuer les grande et petite rades; il suffirait pour cela de placer deux batteries de trente pièces de 24 ou de 36, quatre de 16 à boulets rouges et dix mortiers à la Gomer, l'une à l'extrémité du promontoire de l'Éguillette, l'autre au promontoire de Balaguier; ces deux batteries ne seraient éloignées que de 700 toises de la grosse tour, et elles jetteraient des bombes, des obus, des boulets sur toute l'étendue de la petite et de la grande rade. Le général Marescot, alors capitaine du génie, qui arrivait pour commander cette arme, ne partageait pas ces espérances; mais il convenait de l'à-propos de chasser l'escadre anglaise et de bloquer Toulon, ce qu'il regardait comme un préalable indispensable pour pouvoir ensuite conduire les attaques avec la rapidité et la vigueur convenables.

Mais déjà les ennemis avaient senti l'importance des caps de Balaguier et de l'Éguillette; ils travaillaient depuis un mois au fort Mulgrave sur la hauteur du promontoire du Caire; ils n'avaient rien négligé et ne négligeaient rien pour le rendre formidable, les équipages des vaisseaux, toutes les ressources en bois et en ouvriers qu'offrait l'arsenal de Toulon, ils les avaient prodigués et les prodiguaient encore tous les jours: déjà ce fort justifiait le surnom qu'ils lui avaient donné de *Petit-Gibraltar*.

Le surlendemain de son arrivée à l'armée, Napoléon avait été à la position du Caire, que l'ennemi n'occupait pas encore, et ayant conçu sur-le-champ son projet, il s'était rendu chez le général en chef pour lui offrir de le faire entrer dans Toulon avant huit jours; que pour cela il fallait

occuper en force la position du Caire, de manière que l'artillerie pût sur-le-champ placer des batteries à l'extrémité des caps de l'Éguillette et de Balaguier. Le général Carteaux n'était capable ni de comprendre ni d'exécuter un pareil plan; il chargea cependant le brave adjudant général Delaborde, depuis général de la Garde impériale, de s'y porter avec 400 hommes; mais peu de jours après l'ennemi débarqua 4.000 hommes, chassa le général Delaborde, et commença à élever le fort Mulgrave. Pendant les huit premiers jours, le commandant d'artillerie n'avait cessé de demander que l'on renforçât Delaborde afin qu'il pût chasser les ennemis de ce point. Il n'avait pu l'obtenir. Carteaux ne se croyait pas assez fort pour s'étendre sur sa droite, ou plutôt il n'en comprenait pas l'importance. A la fin d'octobre, les choses étaient bien changées. On ne pouvait plus penser à brusquer l'attaque de cette position; il fallait établir de bonnes batteries de canons et de mortiers, raser les ouvrages et faire taire l'artillerie de ce fort. Toutes ces idées furent adoptées par le conseil. Le commandant d'artillerie eut ordre de faire toutes les dispositions pour les détails de son arme; il y travailla sans retard et avec la plus grande activité.

Cependant Napoléon se trouvait journellement contrarié par l'ignorance de l'état-major qui voulait sans cesse le distraire du plan arrêté en conseil, pour employer ses canons dans une direction opposée, soit pour battre sans but des forts, soit pour essayer de jeter quelques projectiles dans la ville et brûler quelques maisons.

Un jour le général en chef le conduisit sur une hauteur entre le fort Malbousquet et les forts Rouge et Blanc, et lui proposa d'y établir une batterie qui

les battrait à la fois. Il essaya en vain de lui expliquer que c'était en plaçant trois ou quatre batteries contre un fort, de manière que les forts convergeassent, que l'assiégeant avait l'avantage sur le feu des assiégés, et que de pauvres batteries construites en terre et à la hâte l'emporteront sur des batteries construites avec soin et ayant le relief de fortifications permanentes ; que cette batterie construite entre trois forts serait rasée en un quart-d'heure, et que les canonniers en seraient tous tués. Carteaux, ayant toute la présomption de l'ignorance, insista, mais quelles que soient les rigueurs de la discipline militaire, cet ordre ne fut pas exécuté, parce qu'il n'était pas exécutable. Une autre fois, ce général lui ordonna de construire une batterie, toujours dans la direction opposée au plan général, et sur une terrasse en avant d'une bastide où il n'y avait pas le recul nécessaire pour les pièces ; les décombres de la maison l'eussent rendue intenable pour les canonniers ; il fallut encore désobéir.

Les batteries des Sans-Culottes et de la Montagne fixaient l'attention de l'armée et de tout le Midi. Le feu y était épouvantable. Plusieurs chaloupes anglaises avaient été coulées bas ; plusieurs frégates avaient été démâtées ; quatre vaisseaux de ligne avaient été si considérablement endommagés, qu'ils avaient dû entrer dans le bassin pour se réparer. Le général en chef, profitant d'un moment où le commandant d'artillerie s'était absenté vingt-quatre heures pour aller visiter l'arsenal de Marseille et presser le départ de quelques objets indispensables, ordonna l'évacuation de cette batterie, sur le prétexte qu'on y perdait beaucoup de canonniers. A neuf heures du soir, l'évacuation commençait, lorsqu'il revint. Il fallut encore désobéir.